

Notre littérature arabe est une littérature mondiale

Majallat al-Hilal, mars 1957.

Le deuxième congrès des écrivains arabes s'est tenu à Damas en septembre dernier, et parmi les conférences précieuses qui y furent données figurait cette conférence de grande valeur, dont nous publions ici des pages.

Qu'est-ce que la littérature mondiale ?

La première chose que je voudrais que nous nous demandions est le sens de cette expression « littératures mondiales », ce que l'on entend par cette expression, et ce que les gens en comprennent.

Je voudrais — avant tout — écarter une idée courante en ces jours, une idée courante dont la source est une illusion ancienne dont il est grand temps que le brouillard se dissipe pour nous ; car la littérature mondiale, pour beaucoup de gens en ces jours, ne désigne en fait que ces littératures qui sont lues dans de nombreux pays, et dans les pays occidentaux européens et américains en particulier ; cela parce que ces pays ont été connus des gens, en ces époques, comme puissants et dominants, répandant leur force et leur domination sur de nombreuses contrées de la terre ; de sorte que les gens ont le sentiment que les littératures lues dans les pays de ces États puissants sont les littératures mondiales. La littérature anglaise, par exemple, est une littérature mondiale parce qu'elle est lue dans de nombreux pays, lue en Grande-Bretagne, lue aux États-Unis d'Amérique, lue dans les pays du Dominion, puis traduite dans les diverses langues européennes.

C'est en effet une littérature mondiale, cela ne fait aucun doute ; mais nous pensons, ou certains d'entre nous pensent encore, que pour que notre littérature arabe soit mondiale, elle doit être lue dans de tels pays, ceux-là mêmes où est lue cette littérature anglaise.

On dit la même chose à propos de la littérature française, de la littérature allemande, de la littérature italienne, et de la littérature russe par exemple. Toutes ces littératures sont mondiales, cela ne fait aucun doute, parce qu'elles sont lues dans leur texte original dans de nombreux pays et traduites dans les langues de nombreux pays, elles sont donc des littératures mondiales ; mais l'erreur que nous devons éviter désormais

est de penser que notre littérature ne sera mondiale que si elle est lue dans ces mêmes pays.

La littérature mondiale, selon moi, est la littérature dont vivent de nombreuses générations dans de nombreuses contrées de l'humanité ; la littérature mondiale n'est pas la littérature de celui qui possède la force, la puissance et la domination, mais plutôt la littérature qui tire sa force et son emprise sur les âmes, et sa diffusion à travers les contrées de la terre, de sa propre nature, et non d'une force qui lui viendrait de la puissance politique, de la capacité économique, ou de toute autre de ces sources qui permettent aux nations d'être puissantes et dominantes.

Notre littérature arabe est-elle donc de cette nature ? Notre littérature arabe est-elle mondiale ? Et quelle est sa place parmi ces littératures mondiales ?

Il est tout à fait clair que, lorsque nous parlons de littérature arabe, nous ne pouvons pas parler de la littérature d'une époque particulière, mais que nous devons parler de la littérature arabe dans son ensemble, de la littérature arabe depuis ses origines jusqu'où elle se trouve aujourd'hui.

L'ancienne littérature arabe est mondiale

La chose qui ne fait aucun doute est que notre littérature arabe, dans ses premières époques, était une littérature mondiale aussi élevée et aussi puissante que peuvent l'être les littératures mondiales — nul ne diverge à ce sujet, et nul ne le conteste sinon les insensés ; et j'entends par littérature, ici, son sens général — la littérature en tant qu'expression de la production de l'esprit humain au sein d'une nation donnée.

Cette littérature arabe, et sa langue arabe, fut une source de vie riche, puissante et durable pour de nombreuses nations sur la terre ; car elle avait à peine dépassé la péninsule arabique, depuis les temps anciens jusqu'à l'avènement de l'islam, qu'elle influençait déjà d'autres nations que la nation arabe, et après l'avènement de l'islam, elle s'imposa à la quasi-totalité du monde ancien, devenant ainsi la littérature de la nation islamique, et non de la nation arabe au sens strict, mais la littérature des nations qui s'étaient soumises à l'État islamique, quelles que fussent les langues ou les particularités de ces nations.

Et je voudrais attirer l'attention sur une idée simple, une comparaison entre la littérature arabe et les deux grandes littératures

anciennes, la littérature grecque et la littérature latine ; car la littérature grecque, dans l'Antiquité, était mondiale, et peut-être la première littérature à mériter ce nom ; car elle ne se limitait pas à la nation grecque qui la produisait et en jouissait, mais dépassait les frontières des pays grecs, surtout après que la domination grecque se fut répandue vers l'Orient, à la suite des conquêtes d'Alexandre, quels que fussent les pays qu'il conquit.

Et cette littérature grecque, et la culture grecque, et la langue grecque, demeurèrent le fondement de la vie de l'humanité civilisée pendant plus de dix siècles, et de cette manière nous pouvons dire que la littérature grecque est la première littérature mondiale du point de vue historique ; car il y eut sur terre des nations qui étendirent leur domination sur l'humanité avant la nation grecque, mais elles ne purent porter cette domination au-delà d'une simple domination politique et matérielle, et ne purent atteindre les profondeurs des âmes ni les replis intimes des cœurs, ni amener des individus et des groupes étrangers à elles à parler leur langue et à partager sa production, tandis que la littérature grecque put accomplir tout cela, de sorte que des peuples qui n'avaient auparavant aucun lien avec la langue grecque vinrent partager la production littéraire en cette langue.

La langue grecque s'imposa d'abord par la politique, puis par la force de cette langue elle-même et la force de sa littérature et de sa culture, si bien qu'ils l'adoptèrent pour eux-mêmes, pour leur cœur et leur esprit, une langue à la production littéraire de laquelle ils participèrent comme s'ils avaient eux-mêmes appartenu à la nation grecque elle-même.

Et malgré tout cela, et malgré tout ce qui fut accordé à cette littérature grecque de domination sur tout l'Orient antique, quelle que fût la diversité des nations qui vivaient dans cet Orient antique, malgré tout cela, la littérature grecque ne put imposer sa langue aux peuples de telle sorte qu'ils en fissent la langue de leur vie quotidienne ; elle n'imposa sa langue et sa littérature qu'à une classe particulière — la classe de ceux qui s'occupaient de politique, et la classe de ceux qui s'occupaient des affaires culturelles et scientifiques.

Les Égyptiens, par exemple, continuèrent à parler leur propre langue, qui évolua plus tard vers la langue copte ; les habitants de la Syrie continuèrent à parler leur langue araméenne dans ses divers dialectes ; les habitants de l'Irak continuèrent à parler leur langue

araméenne, ou ce qu'était devenue leur ancienne langue babylonienne et assyrienne ; les Perses continuèrent à parler leur langue persane ; et pendant tout ce temps, il existait des classes de savants et de lettrés qui apprirent la langue grecque, et prirent part à son étude et à sa production, et prirent part, peu ou prou, à la production littéraire elle-même.

La langue grecque, malgré toute la puissance d'Alexandre, et malgré toute la puissance des généraux et des rois qui succédèrent à Alexandre, et malgré toute la puissance des États issus des conquêtes d'Alexandre, cette langue ne put influencer vraiment profondément la vie de ces peuples ; les peuples conservèrent une grande partie de leurs propres langues, gardant leurs langues diverses, et la langue grecque demeura seulement la langue de la politique et la langue de la culture, rien de plus.

Les Romains vinrent après les Grecs et imposèrent leur langue à l'ouest de l'Europe, mais ne purent résister à la langue grecque en Orient ; la langue grecque demeura la langue de la politique en Orient, et les peuples conservèrent leurs fondements et leurs langues, produisant dans leurs propres langues et produisant parfois en langue grecque, mais conservant entièrement leurs fondements ; et la langue latine, malgré toute la puissance de la République romaine et malgré la force de sa domination — la domination de l'Empire — ne put s'imposer qu'à l'ouest de l'Europe, en Italie, en France, en Espagne et en Grande-Bretagne, parce que ces pays n'avaient pas, à cette époque, de civilisation marquante qui leur fût propre.

Quant à notre langue arabe, elle avait à peine dépassé la péninsule avant l'islam qu'elle était déjà parlée par de nombreux habitants de la Syrie avant la conquête islamique, et parlée par de nombreux habitants de l'Irak avant la conquête islamique également, de sorte qu'elle était une langue de conversation à côté des autres langues que la langue grecque elle-même n'avait pu effacer ni affaiblir.

Et après l'islam, et après que le Coran se fut répandu dans les pays qui avaient été conquis, nous observons que les choses changent véritablement, que l'histoire prend une voie nouvelle que nous ne connaissions pas auparavant, et que ces langues qui avaient résisté à la langue grecque et à la domination grecque, et résisté à la langue latine et à la domination romaine, ne purent tenir face à la langue arabe — non parce que la domination arabe aurait forcé les gens à ignorer leur propre

langue et à adopter la langue arabe comme la leur, mais parce que cette langue arabe se distingue par quelque chose d'une force naturelle, et se distingue par quelque chose d'un charme particulier qui pénètre les cœurs, s'empare des esprits et s'approprie entièrement les facultés des hommes.

Et ainsi, le deuxième siècle [de l'hégire] n'était pas encore venu, ni même achevé, que la langue arabe était déjà la langue des peuples dans de nombreuses contrées de la terre, en Irak, en Syrie, en Égypte, en Afrique du Nord, et en Espagne également.

La suprématie de la langue arabe

La langue arabe devint une langue de conversation, et une langue de science, de littérature et de culture, dans les pays persans, et parvint en ces temps jusqu'aux pays de l'Inde également, et jusqu'aux îles de l'océan de même. Puis nous observons que cette langue arabe ne se contenta pas de se répandre et de devenir une langue commune de culture, de politique, de littérature et de conversation, mais s'approprie entièrement ces peuples, ou la plupart de ces peuples ; et les langues qui étaient restées vivantes, résistant aux Grecs et aux Romains et aux Perses avant elles et après elles, voici que ces langues s'amenuisèrent peu à peu, et que leur domination se rétrécit petit à petit, jusqu'à se confiner aux monastères et à certains cercles particuliers, puis à devenir des langues anciennes et mortes, étudiées par les savants et les chercheurs en histoire et en linguistique, tandis que les peuples les oubliaient entièrement.

Le peuple égyptien, par exemple, ne parle pas la langue copte ; le peuple syrien ne parle pas la langue araméenne ; l'Irak ne parle pas une langue araméenne, ni cette langue que les anciens Arabes appelaient la langue nabatéenne, qui était un reste de la langue de Babylone et d'Assyrie. Toutes ces langues sont devenues des langues anciennes et mortes, connues des seuls savants, tandis que les peuples les ignorent entièrement.

La langue arabe ne s'en contenta pas non plus ; elle prouva qu'elle était une langue qui ne se contente pas de dominer et de vaincre, mais une langue ambitieuse, soucieuse d'absorber et de digérer tout ce qu'elle pouvait rencontrer des diverses sortes de recherche, de science et de civilisation, quelles qu'en fussent les branches ; si bien que tout ce qu'écrivirent les Grecs, et la plupart de ce qu'écrivirent les Romains, et tout ce que produisirent les peuples africains et asiatiques que connurent

les Arabes, toutes ces civilisations et toutes ces cultures, la langue arabe les absorba et les transforma en une seule culture et une seule civilisation : la culture arabe et la civilisation arabe.

Et la chose certaine est que la domination arabe ne fit rien pour imposer cette langue ; nous savons même davantage que cela — nous savons que de nombreux juges musulmans en Égypte apprenaient la langue copte afin de pouvoir entendre les parties coptes et de pouvoir juger entre elles en pleine connaissance de ce qu'elles disaient et de ce sur quoi elles étaient en litige. Voilà ce que firent les musulmans lorsqu'ils s'installèrent dans les contrées que Dieu leur avait ouvertes.

Et malgré tout cela, et malgré toutes ces choses que les peuples héritèrent et se transmirent de génération en génération, et malgré cette grande tolérance par laquelle les Arabes se distinguèrent dans leur gouvernement de tous les pays qu'ils purent gouverner, malgré tout cela, la langue arabe put dépasser la seule génération qui la parlait — la génération arabe — et devenir la langue de ces nombreuses générations d'hommes au fil des époques et des siècles qui se succédèrent.

Plus que cela : lorsque cette langue arabe dépassa l'Orient et dépassa les pays qui parlaient une langue de sa propre famille — car il existe une certaine parenté entre elle et les langues sémitiques — lorsque cette langue arabe dépassa l'Orient et s'installa en Europe occidentale, en Espagne, elle ne fit rien pour s'imposer aux vaincus ; ce sont plutôt les vaincus qui rivalisèrent pour l'apprendre, pour la maîtriser, et pour partager avec ses propres locuteurs et sa production littéraire.

Et certains prêtres écrivirent, en ces temps — le troisième siècle de l'hégire — certains prêtres écrivirent, affligés et attristés, dépeignant leur cœur que le chagrin faisait fondre, parce que la jeunesse chrétienne abandonnait la langue latine d'un abandon grave, et se hâtait d'apprendre la langue arabe, et n'écrivait plus rien dans la langue latine, qui est la langue du christianisme, tout en demeurant fidèle à son christianisme.

Et ce prêtre qui écrivit ce texte n'oublia qu'une seule chose : que lui-même, lorsqu'il écrivait en langue latine, était influencé par la langue arabe, influencé par cette langue arabe exceptionnelle que les Arabes considéraient comme la chose la plus merveilleuse que les hommes puissent produire ; car la langue latine ne connaît pas la rime, ni en poésie ni en prose, et notre prêtre écrivait son latin, dans ce texte même que je viens d'évoquer, en une prose rimée latine que la langue latine

n'avait jamais connue avant de connaître la langue arabe et que sa prose rimée ne lui parvînt.

L'Occident est redevable à la culture arabe

Et malgré tout cela, cet Occident européen et américain est redevable de sa culture à la nation arabe d'abord, et à la nation grecque ensuite ; plus que cela, la langue arabe tenta de s'imposer non par la domination politique — comme je l'ai dit — mais par la domination humaine, et elle en obtint le succès, ne trouvant qu'une seule patrie qui tenta de lui résister et réussit dans cette résistance — cette patrie est la patrie perse ; elle réussit dans cette résistance après trois siècles, mais durant ces trois premiers siècles, elle prenait l'arabe comme langue de conversation, de littérature et de production scientifique ; et lorsqu'elle obtint plus tard ce succès, et que le persan moderne devint la langue de conversation quotidienne entre les gens et la langue des échanges entre les Perses, les Perses ne purent se libérer de l'influence de la langue arabe, et ils ne s'en libéreront jamais jusqu'à la fin des temps. Cela pour deux raisons simples : parce que leurs sciences continuèrent d'être écrites en langue arabe jusqu'à une époque très tardive, jusqu'au neuvième siècle de l'hégire — si les Perses voulaient écrire sur la science, ils écrivaient en langue arabe ; et parce que la poésie persane, qui est écrite en langue persane, est mesurée et scandée selon les mètres de la poésie arabe ; tous les mètres de la poésie persane sont les mêmes mètres arabes, empruntés aux Arabes, et le Shahnameh, qui est une image de la gloire des anciens Perses, et qui est l'une des merveilles de la littérature narrative persane — malgré sa longueur — se déroule selon le mètre d'un mètre poétique arabe, le mètre mutaḳārib.

Tout cela, s'il indique quelque chose, indique que notre littérature arabe, dans ses premières époques, fut véritablement une littérature mondiale dans les sens les plus larges et les plus forts de ce mot ; elle fut mondiale parce qu'elle englobait tout le monde civilisé de cette époque, et elle fut mondiale parce qu'elle s'imposa à des nations qui ne la connaissaient pas et qui avaient leurs propres langues et leur propre littérature ; si bien qu'elles oublièrent leurs langues et leurs littératures et se prirent de passion pour la langue arabe et sa littérature ; et elle fut mondiale d'une manière particulière, parce qu'elle amena de nombreuses nations à participer à l'élaboration de cette civilisation humaine dont l'humanité vit aujourd'hui ; car c'est folie, et fanatisme détestable, que de nier que la science que les Arabes traduisirent des nations anciennes, et à laquelle ils ajoutèrent ce qu'ils ajoutèrent, est précisément celle qui fut

transmise à l'Europe durant le Moyen Âge, et qui permit à l'Europe occidentale de connaître sa première renaissance, et lui permit de se civiliser peu à peu, jusqu'à la prise de Constantinople, où l'Europe entra en contact direct avec les sciences grecques et la culture grecque, grâce aux Arabes, ainsi qu'en contact indirect.

Prétentions et erreurs

Après tout cela, il y a des problèmes qui ont été soulevés, et qui continuent d'être soulevés, au sujet de cette ancienne littérature arabe que nous disons être une littérature mondiale dans le sens le plus large de ce mot.

Certains Européens disent : la littérature arabe est une littérature naïve, à laquelle manquent beaucoup de choses qui distinguent les littératures occidentales, et nous les croyons nous-mêmes, ou beaucoup parmi nous les croient, sur ce point ; ils disent, par exemple, que la littérature arabe était dépourvue de littérature théâtrale, et qu'il n'y a pas de théâtre dans l'ancienne littérature arabe, et cela est vrai, cela ne fait aucun doute ; mais nous savons que la littérature latine, par exemple, n'avait pas de théâtre non plus avant que le théâtre grec ne fût connu, puis transmis à la langue latine, et que les Romains n'imitèrent les Grecs et n'établirent leur propre théâtre.

Et les langues européennes modernes n'ont pas connu le théâtre pour une raison simple : elles n'étaient pas une nation grecque, et elles n'avaient pas ces cultes et ces religions païennes anciennes qu'avait la nation grecque, qui exigeaient des formes de culte, parmi lesquelles le culte par la représentation théâtrale.

Et la nation arabe ne traduisit pas le théâtre grec pour une raison simple : le théâtre grec, à l'époque où la nation arabe traduisait, était enseveli dans les monastères, dans les églises et dans les livres, et il était interdit de le représenter et interdit de le lire, car la religion chrétienne l'interdisait absolument et le considérait comme un vestige du paganisme.

Et la nation arabe ne connut pas l'Iliade ni l'Odyssée pour une raison simple : parce que l'Iliade et l'Odyssée n'étaient ni connues ni publiées, mais étaient plutôt comptées parmi les œuvres du paganisme ; le christianisme les interdisait donc, et il n'était permis à personne de les examiner.

La littérature narrative n'existe pas dans la langue arabe, comme on le prétend — c'est là aussi une des nombreuses erreurs répandues ; car la littérature arabe ne manque pas de littérature narrative, mais ses récits sont de sa propre nature, de la nature des Arabes.

Et ceux qui lisent notre poésie ancienne, et lisent les récits des guerres et les Jours des peuples et les Jours des Arabes, et lisent les Naqa'id entre Jarir et al-Farazdaq et al-Akhtal, savent que la littérature arabe n'a jamais été dépourvue de récits de héros et de guerres, ni de tout ce que dépeint l'Illiade, ni de tout ce que dépeint la littérature narrative grecque.

Et il y a une autre erreur qu'on avance : que notre littérature arabe n'est pas comme la littérature européenne moderne, ne ressemble pas à la littérature française et anglaise, et n'a pas en elle toutes ces nombreuses choses qui se trouvent dans ces littératures modernes. Ceci, appliqué à notre littérature ancienne, est une injustice, une totale injustice ; car notre littérature ancienne a vécu à des époques qui ont disparu depuis de longs siècles, et il n'est pas raisonnable d'exiger d'une littérature ancienne qu'elle se conforme, ressemble et corresponde aux exigences de l'époque moderne dans laquelle nous vivons ; car nous ne pouvons avancer le cycle du temps avant son heure fixée.

Notre littérature ancienne est donc une littérature mondiale dans le sens le plus large de ce mot, et je l'ai décrite, il y a longtemps, dans certains entretiens, comme occupant le rang suivant immédiatement l'ancienne littérature grecque, la plaçant entre ces deux littératures anciennes, latine et grecque ; j'ai dit : la première littérature mondiale, dans l'Antiquité, fut en Grèce, suivie par la littérature arabe, puis vient après elle la littérature romaine...

Notre littérature moderne est une littérature mondiale

Quant à notre littérature moderne, est-elle mondiale dans le sens que je viens de présenter, ou est-elle une littérature locale ?

C'est le comble de la folie que de dire que notre littérature arabe moderne est une littérature locale et non une littérature mondiale ; d'abord, parce que c'est une littérature que produisent, comprennent et goûtent un nombre considérable de générations d'hommes, du golfe Arabique à l'océan Atlantique, et si cette vaste partie du monde est cultivée dans son goût, dans son esprit et dans sa sensibilité, parle une seule langue et écrit dans une seule langue, et comprend une littérature

importante dont la nature ou les formes peuvent varier — alors c'est une littérature arabe que goûte chaque homme dans cette partie de la terre et dont chaque homme est influencé.

Cette littérature pourrait être dite locale si ce qui se produit en Syrie ne pouvait être lu ni traduit par les Égyptiens, et si la littérature égyptienne était impossible à lire en Syrie, en Irak ou au Maroc ; mais puisque ce qui s'écrit en Irak et en Syrie, nous pouvons le lire dans tous les pays du monde arabe, il ne peut y avoir de doute que notre littérature arabe moderne est une littérature mondiale — et maintenant, dans le sens même que j'avais récusé au début de cet entretien ; c'est-à-dire que notre littérature soit mondiale au point que les nations étrangères occidentales s'y intéressent.

Je crois que notre littérature arabe moderne a également commencé à devenir une littérature mondiale en ce sens aussi, et les Européens et les Américains ont commencé à s'y intéresser, à la célébrer, et à s'imposer des efforts non négligeables pour la lire et la traduire dans leurs langues.

Et les Russes furent les premiers parmi les Européens à faire cela ; ils furent les premiers à tenter de traduire ce que les Arabes ont écrit en ce siècle, puis d'autres nations les suivirent, traduisant certaines œuvres arabes en diverses langues — en anglais, en français, en allemand et en espagnol.

Nous devons être des Arabes

Et malgré cela, il y a des choses qui font obstacle entre notre littérature moderne et cette dimension mondiale à laquelle aspirent beaucoup de gens.

Ces choses se divisent en deux catégories, que je résumerai brièvement ; la première catégorie vient de nous-mêmes, de nos propres écrivains ; car nos écrivains ont besoin de porter à leur littérature plus d'attention qu'ils ne l'ont fait jusqu'à présent, ont besoin de lui accorder une attention redoublée, qui exige d'eux de bien comprendre leur littérature ancienne avant de produire leur littérature moderne, et qui exige d'eux d'ouvrir leur esprit à toutes les littératures et cultures modernes, quelle qu'en soit la source ; car si nous ne nous appuyions que sur la littérature ancienne, nous serions une histoire ancienne vivant dans l'époque moderne, et si nous ne nous appuyions que sur la littérature européenne moderne, nous nous dépouillerions de notre

propre identité et de toute notre histoire ; il ne nous reste donc d'autre choix que de réunir, dans notre esprit et notre cœur, cet héritage ancien, que seul celui qui se renie lui-même pourrait renier, et sans lequel rien de moderne ne saurait avoir de fondement, avec cette modernité, qui fait partie des exigences de la vie que nous vivons réellement.

Nous devons être des Arabes, et nous devons connaître tout ce que possèdent les autres nations ; et si nos écrivains peuvent commencer à se cultiver avec la culture la plus large possible, dans l'ancien et le moderne, et la culture la plus profonde possible, dans l'ancien et le moderne, le jour où ils y parviendront, ils ressentiront, et trouveront en eux-mêmes, ce sentiment humain large qui ne se déploie pas seulement dans le monde moderne, mais se déploie dans les profondeurs du temps, se déploie aussi dans l'ancien ; ce jour-là, la production arabe sera une production humaine dans les sens les plus larges de ce mot, et le jour où notre production arabe sera une production humaine où l'ancien s'harmonise avec le moderne dans une harmonie musicale merveilleuse, ce jour-là notre littérature s'imposera par force aux langues étrangères, et contraindra les étrangers à la traduire et à la lire, traduite, dans leurs propres langues.

Malgré tout cela, notre littérature a déjà commencé à se répandre, peu à peu, en Europe, plus qu'on ne le pense ; car jusqu'à présent nous attendons de voir nos livres répandus dans les langues étrangères, et nous ne nous considérons comme ayant produit une littérature mondiale que si l'on publie dans les journaux que le livre de tel ou tel a été traduit dans telle langue, et cela n'a absolument aucun sens...

Notre littérature est bien plus importante que nous ne le savons et que nous ne l'estimons, et il me suffit que vous parcouriez les pays d'Europe et d'Amérique pour voir des livres arabes auxquels aucun de vous ne songerait, enseignés dans les universités européennes, lus par leurs étudiants en langue arabe, qui écrivent à leur sujet à leurs professeurs, les commentent et en discutent, puis se rendent ensuite dans ces pays arabes pour rencontrer leurs auteurs et leurs écrivains et s'entretenir avec eux, puis reviennent après avoir appris sur eux tout ce qu'ils ont pu apprendre. Que voulons-nous de plus, si les œuvres que produit maintenant notre jeunesse sont enseignées dans les universités et proposées comme sujets d'examens supérieurs dans certaines universités françaises ? N'est-ce pas la preuve que notre littérature a déjà commencé à dépasser les frontières arabes vers d'autres pays que ces pays arabes, vers des pays que nous considérions encore récemment comme des pays

de force, de puissance et de domination...

La résistance de l'Occident à notre égard

Notre littérature a donc déjà commencé à être traduite dans les langues étrangères, et a commencé à être enseignée dans ses textes originaux dans les diverses universités étrangères d'Europe et d'Amérique, et elle avance ainsi, de ce point de vue, vers la dimension mondiale moderne ; mais elle rencontre, malgré tout cela, une résistance grave de l'Occident, et c'est là la seconde catégorie à laquelle nous devons prêter attention, et nous devons nous préparer à nous défendre contre cette résistance ; cette résistance vient du fait que l'Occident continue, jusqu'à aujourd'hui, à considérer la nation arabe comme une nation qui s'est soumise à sa domination, et continue d'aspirer à la soumettre à sa domination politique, ou à sa domination intellectuelle, ou à sa domination économique.

Et donc : notre ancienne littérature arabe est mondiale dans le sens le plus large que la dimension mondiale puisse avoir, et notre littérature moderne a déjà commencé à devenir mondiale au sens véritable ; mais elle a besoin d'efforts très considérables pour s'imposer à l'Occident, et pour s'imposer aux diverses nations, quelle que soit leur force, et quelle que soit leur puissance ; et l'important, avant tout, est que l'écrivain arabe ressente qu'il est un être humain qui ne travaille pas pour lui-même seul, ni pour sa patrie seule, mais travaille pour tous les hommes ; il est donc tenu de connaître la science de tous les hommes, de profiter de cette science, puis tenu de servir tous les hommes.

Et notre voie vers cela — comme je l'ai dit et le répète toujours — consiste simplement à ouvrir notre esprit et notre cœur à notre héritage ancien d'abord, puis aux cultures modernes, quelles qu'elles soient et quelle qu'en soit la source, et quelles que soient les différences entre elles. Le jour où nous ferons cela, je vous assure que notre littérature sera une littérature mondiale, que vous compreniez par ce mot son sens véritable que je viens de décrire, ou ce sens auquel aspire notre jeunesse lorsqu'elle souhaite que sa littérature soit traduite dans les langues étrangères.

Le jour où nous serons forts en nous-mêmes, forts dans notre pensée, forts dans notre vie pratique, nous nous imposerons à la littérature occidentale, et contraindrons l'Occident à nous traduire, comme l'Occident nous contraint maintenant à le traduire.